**René Girard : « Le réchauffement global et les problèmes d'écologie sont des signes apocalyptiques réels »**

Propos recueillis par Frédéric Lenoir et Karine Papillau

**RENÉ GIRARD** Anthropologue, historien et philosophe français (1923-2015). Ses derniers ouvrages parus sont Christianisme et modernité, avec Gianni Vattimo (Champs Flammarion, rééd. 2014) , Géométries du désir (L'Herne, 2011), La Violence et le Sacré (Fayard Pluriel, rééd. 2011), Dieu, une invention ? avec André Gounelle et Alain Houziaux (Éditions de l'Atelier, 2007).

Pour l'anthropologue René Girard, l'homme s'est persuadé que le sol qui le porte est invulnérable. Quand la Terre est menacée, la science et la peur peuvent-elles nous faire changer d'avis ? (Le Monde des Religions n° 27, janvier-février 2008)

Il était l'un des penseurs les plus contestés de notre époque. L'un des plus essentiels aussi. Son œuvre gigantesque, traduite dans le monde entier, touche au plus profond de l'homme : la religion qu'il dit indissociable de la culture, indissociable de la constitution des sociétés. En 1961, René Girard ébranle l'univers de l'anthropologie en mettant en avant le rôle du désir mimétique et de l'ignorance de ce désir dans tous les rapports humains. Quelques années plus tard, il publie l'ouvrage phare qui est devenu le symbole de sa pensée, La Violence et le Sacré (Fayard Pluriel, réed. 2 011). Installé en 1947 aux États-Unis, René Girard a mené sa carrière à l'université de Stanford. En 2005, il est élu à l'Académie française. René Girard est décédé en 2015.

**Le lien étroit que vous établissez entre la violence et le sacré a suscité beaucoup d'objections**.

Il n'y a pas de culture archaïque qui ne soit avant tout religieuse. La religion est la solution du problème de la violence humaine. L'anthropologie moderne a toujours insisté sur les différences. Mais si on regarde les religions archaïques, les ressemblances sont frappantes, ne serait-ce que par ce phénomène du sacrifice que nous ne comprenons pas et qui est à peu près universel. L'anthropologie moderne, qui commence vers 1875 pour s'achever dans les années 1950, a échoué sur le problème du sacrifice, traité de façon trop cavalière. Mais elle a au moins posé ce problème. En premier lieu, je me suis intéressé au désir à travers la rivalité mimétique : si les hommes s'imitent dans leurs désirs, ils imitent les mêmes choses. Si ces choses peuvent être partagées, ce n'est pas si grave. Mais les choses essentielles ne le peuvent pas : survient alors le conflit qui, au fond, est essentiellement mimétique, comme le désir, et qui a tendance à s'étendre à tous. C'est finalement le rassemblement de toute la communauté contre une victime unique et aléatoire. Ce bouc émissaire unique ramène la paix. Et on le sacrifie. C'est cela, l'institution première et essentielle du sacrifice.

**Le christianisme est-il pour vous une religion sacrificielle comme les autres ?**

Il y a indubitablement un bouc émissaire : c'est le Christ. Ce bouc émissaire constitue un modus vivendi entre les Juifs et les Romains. Cela ressemble au schéma archaïque, à une restriction près : dans les religions archaïques, la victime est présentée comme coupable. Le système du bouc émissaire marche, et c'est justement pour cela qu'on ne le voit pas : avoir un bouc émissaire, c'est ne pas savoir que l'on en a un ! Dans les Évangiles, au contraire, le phénomène du bouc émissaire est défini comme tel. Mais le Christ est déclaré innocent. Son innocence annonce à rebours l'innocence de toutes les victimes antérieures : c'est ainsi que le christianisme signifie la fin de toutes les religions archaïques. Mais cette différence fondamentale entre le fonctionnement des religions archaïques et le christianisme n'est pas vraiment perçue. Nous commençons peu à peu à entrevoir ce phénomène et ce faisant, nous effectuons un progrès remarquable sur le plan religieux. C'est donc la fin de la logique sacrificielle.

**Vous vous dites chrétien. Cela a-t-il toujours été une évidence ?**

J'ai évolué lentement. J'ai été élevé dans une famille typiquement française : ma mère était catholique de tradition bourgeoise, mon père était de tradition radicale-socialiste et anticléricale. Ils incarnaient les deux France de l'époque, que bon nombre de mes contemporains ont connues. Ma mère était très libérale et sitôt mes 12 ou 13 ans, ne m'a plus jamais contraint à aller à l'église. Ensuite, je suis parti très jeune aux États-Unis pour y enseigner. C'est à partir de l'écriture de La Violence et le Sacré que je suis redevenu chrétien. Par une adhésion de foi qui, du reste, n'apparaît guère dans le livre.

**Votre dernier ouvrage [Achever Clausewitz, Champs Essais, rééd. 2011] traite de l'Apocalypse. Est-ce que vous croyez en la fin du monde et espérez le retour du Christ ?**

Je crois que ma thèse permet de donner une lecture rationnelle des textes apocalyptiques. Que nous disent-ils ? Les sociétés archaïques se fondent sur le sacrifice. Le sacrifice impressionne les hommes terriblement. Il leur procure donc cette catharsis dont ils ont besoin pour ne pas se battre. Mais peu à peu, le sacrifice s'use. Le phénomène de bouc émissaire a, lui aussi, été de mieux en mieux élucidé. Autrement dit, il n'y a plus de phénomène de bouc émissaire vraiment méconnu par ceux qui le vivent. Trop compris, il est donc désormais incapable de fonder une religion. Par conséquent, nous marchons vers une société de plus en plus privée de religieux archaïque et de catharsis, donc vers une crise sacrificielle sans fin. Si vous regardez les textes apocalyptiques, en particulier le chapitre 24 de Matthieu et le chapitre 13 de Marc, ils ne disent pas du tout que l'Apocalypse est imminente, comme l'avait d'abord prêché Paul dans l'Épître aux Thessaloniciens. Loin d'être une fin des temps brutale, ces textes décrivent une fin qui s'éternise, une impossibilité de finir. Les Russes apocalyptiques, comme Soloviev à la fin du XIXe siècle, ont déjà parlé de l'impossibilité de finir en tant que pire des fins : des conflits permanents, un monde où il ne se passe plus rien, où la politique n'a plus de sens. De toute évidence, ces choses sont en rapport avec les phénomènes que nous vivons.

**Les Temps sont donc arrivés ?**

N'allons pas si loin. Mais si des gens nous contemplaient depuis une autre planète, ils s'étonneraient que, possédant ces textes depuis deux mille ans, nous ne reconnaissions pas qu'une espèce de pertinence redevient présente sous une forme scientifique. Avec le réchauffement global, les problèmes de l'écologie, ce mélange de nature et de culture est en train de se précipiter vers nous à toute vitesse au nom de la science elle-même. Ce sont des signes apocalyptiques réels et personne ne dit que les seuls textes qui parlent des deux à la fois sont les textes apocalyptiques du Nouveau Testament.

**Votre vision est particulièrement pessimiste.**

Il y a une chose que je n'ai pas évoquée dans mon interprétation des Évangiles : ils se présentent comme un choix donné à l'homme entre la violence et la non-violence. Le Christ donne la non-violence comme seul chemin possible. Mais elle n'est pas un moment particulier : la non-violence peut se produire n'importe quand, si les hommes comprennent. Donc ce choix est là, toujours. Mais il me semble loin de se réaliser : l'homme d'aujourd'hui est essentiellement plongé dans la consommation. Il ne s'intéresse absolument pas aux choses ultimes puisqu'il a l'impression qu'elles n'existent pas. Ce qu'il faut montrer, c'est qu'elles existent.

**Pensez-vous que la violence d'aujourd'hui est une laïcisation de la violence religieuse fondamentale ? N'êtes-vous pas en train de plaquer des mécanismes sacrificiels, qui sont les ressorts des sociétés archaïques, sur la société moderne ?**

On essaie. Tout est phénomène de bouc émissaire : l'attitude des nations les unes contre les autres. Quand on vit dans une société, on diabolise l'autre. Je le constate en vivant entre deux pays, la France et les États-Unis. Achever Clausewitz se consacre à la question en reprenant les travaux d'un militaire prussien de l'époque napoléonienne. Clausewitz est un homme des Lumières, qui croit en la paix. Mais il a passé sa vie entière à écrire un livre sur la guerre dont, selon lui, seul le premier chapitre est achevé. Ce livre propose une réflexion profonde sur les rapports humains en général, qui sont définis comme « montés aux extrêmes ». Ce que j'appelle l'escalade mimétique. C'est un personnage merveilleux sur le plan mimétique : il hait Napoléon pour avoir battu la Prusse en deux heures à la bataille d'Iéna en 1806. En même temps, il le remercie d'avoir rendu la guerre à sa vérité presque platonicienne, montée aux extrêmes : pour lui, la guerre en dentelles du XVIIIe siècle signifiait l'avachissement de la guerre. On pourrait le rassurer : sa prédiction de montée aux extrêmes est avérée. Le développement constant des armements y contribue, bien sûr. En outre, aujourd'hui, il n'y a plus de différence entre les États, les armées et les civils. Ce phénomène d'indifférenciation donne comme naturel que les civils soient les seules victimes de la guerre. L'ère du terrorisme est un nouveau stade dans la montée aux extrêmes.

**Aux États-Unis, le réalisateur Michael Moore dénonce l'instrumentalisation de la peur comme outil économique : une société de citoyens qui ont peur est une société qui consomme bien et dont on peut disposer plus facilement.**

Ce dilemme en dit long sur notre situation. Le livre ne s'explique pas là-dessus. Il veut terminer de façon pessimiste, très délibérément. La Terre est menacée par sa population. Mais une sorte de métaphysique instinctive nous dit que le sol qui nous porte est invulnérable. C'est cela qu'il faut briser et seuls les savants peuvent le faire. Il faut essayer la peur pour voir si elle nous fait changer d'attitude. Il faut tout essayer pour sortir de cette espèce d'indifférence : les gens s'amusent mais sont inquiets. Il faudrait organiser, donner un sens à cette inquiétude, créer quelque chose qui transcende les nations.

**Croyez-vous qu'il y a quelque chose après la mort ?**

J'espère, c'est ma foi, un acte de volonté et d'espérance. Le chrétien se dit toujours que tout ne peut pas se réduire à l'univers dans lequel il se trouve. Que tout soit comme si rien n'avait été me paraît trop abominable pour être réel. Je parie sur la Réalité.